

chapitre 14 : Samedi, sixième jour. Médecine, Foi, Alchimie.

Je lus dans le livre :

"Le germe de toute transmutation véritable ne peut se transmettre que de don à don, et ce depuis l'Oeuvre Magistrale de Notre Seigneur Jésus-Christ. Toute autre ferment de la Pierre s'il n'est pas impossible, demeure réellement problématique. De fait l'angulaire question demeure : ai-je obtenu vraiment le Cristal des Sages ou un leurre (ersatz) ?

Seul le tour de main, le "truc" ou le "trinc" d'un véritable adepte, pourrait te permettre de parvenir au but authentique. Un disciple miséricordieux et charitable pourrait seul, avec l'accord de la Divine Volonté, te confier ce Donum Dei sans perte pour lui, ni vol de ta part. Par ailleurs, sois sans crainte: ne juge-t-on pas un arbre à ses fruits ? et si l'Amour Céleste t'anime, toute croissance inutile ou montrueuse se verrait émondée par le Maître de la Vigne, sans dommage pour toi, si du moins tu es sincère dans ta recherche et si tu acceptes de passer véritablement entre ses mains. Nous appelons cela la Sainte Rectification, et Il ne corrige, dit-t-on, que celui qu'Il aime. Demeure donc sans crainte dans sa confiance et son amour et tu ne redouteras même plus tes propres erreurs, si du moins tu as sans cesse présent à ton esprit (noos) que tu es fait de l'humaine nature (tou anthropou ousia) et que le Dieu de nos Pères cherche sans cesse à parfaire (pleromâtismatêin phyow) son chemin (stibos-eimeion) en toi. Mais cela ne te dispense pas, mon fils, de ton propre travail qui est unique, parce que tu es unique en ta personne (hypostasis) cachée et secrète, et ce jusqu'à la fin des temps, sauf par Lui éternellement et de toi présentement.

Ainsi, la chaîne de nos Adeptes Secrets se transmet-t-elle sans épuisement de sa source qui est la Sainte Nuit de Pâques à son embouchure qui est et qui sera le Second Avènement de Notre Seigneur. Ramon Lull fut et est des nôtres, également Rabelais. Car ce moyen juste et gratuit de transmettre la Vie de l'âme (Pnevma tou Psychi) se nomme selon les charismes de notre Dieu: Foi ou Vraie Médecine. L'une mène sans faille à l'Espérance Authentique, la seconde ne peut s'administrer que par le moyen de la Vraie Charité."

Je me réveillai tard dans la matinée. La lumière du jour filtrait à travers les volets bien serrés, tandis que la lampe, toujours allumée, renvoyait de temps en temps une fragrance légère du sublime parfum de l'huile d'or entretenant la petite flamme. S'inclinant, comme si elle était vivante, cette mèche lumineuse, se laissait caresser par un léger courant d'air frais et pur qui passait par moments dans la pièce.

Mon retour à la conscience arriva peu avant le moment où Gladys entra dans la chambre. On s'agita, puis on me releva. Je me sentais physiquement faible. Curieusement, de plus en plus faible. Tandis que l'ensemble de mon être, remontant en quelque sorte la courbe du temps déjà parcouru, j'avais l'impression de réagir déjà comme si j'étais un tout jeune adolescent. J'analysai cette impression étrange au moment même où je voyais, de l'extérieur, les membres de ma propre famille me croire quelque peu atteint psychiquement en même temps que diminué physiquement.

Je m'attablai pour un petit déjeuner simple. Une discussion se leva alors, attentive à une quelconque réaction de ma part, il y eut point, mais... et tout tourna à la demande de consultation d'un médecin psychiatre.

"Va voir Jo. Il te dira ce qu'il faut faire." disait Gladys.

"Tu ne peux pas rester dans cet état. En plus, tu peux lui faire confiance, c'était un des meilleurs amis de ton père, de son vivant." renchérit Gaëlle.

Mais je luttai de toutes mes forces qui allaient s'affaiblissant encore plus, je le sentais. Pourtant, je ne voulais pas rééditer la malheureuse aventure du restaurant du soir de Mardi-Gras. Et ici, ce ne serait pas un pavillon de banlieue montpelliéraine qui serait le piège, mais une clinique, belle demeure au bord de la mer, au grand parc, à plus de cent kilomètres d'ici, en pleine garrigue. (Je le savais pour y avoir vu mon père et son ami Jo s'entretenir de je ne sais quels sujets. Le prétexte étant le prêt, dépôt en main propre, d'un ouvrage rare du XVème siècle, un incunable, souvent). Cependant, ma faiblesse, de plus en plus évidente à tous, commença à m'inquiéter. Seul un médecin très très spécialisé pouvait comprendre mon état, et me prescrire des remèdes efficaces, et je savais "Jo" être particulièrement pointu dans certains domaines, selon les rares allusions lancées par mon père, ou bien selon le

titre des livres prêtés, et qui ne m'échappait pas souvent (pas le contenu hélas !).

Et tant¹ pis si l'homme était psychiatre ! En sus, il enseignait à plusieurs célèbres facultés de médecine, dont celles de Paris et de Lyon. Je cédaï, lorsque j'appris que ma mère même viendrait. Un rendez-vous fut pris alors sur le champ par Gaëlle au téléphone. Je fus surpris de la présence du médecin à son cabinet ce matin de samedi, et plus encore par le rendez-vous pour l'après-midi même. Mais je pense que le tableau de la situation, dressé par ma soeur, avait dû être suffisamment éloquent, bien que je n'en compris de loin qu'un fragment, comme dans la perception du monde extérieur lors d'une grosse fièvre. D'ailleurs, je n'étais aucunement fébrile, et ma température prise dès mon réveil n'avait rien signalé d'inquiétant.

L'instant du rendez-vous approchait, et nous prîmes la voiture. Je ne conduisais bien sûr pas. Mes deux soeurs et ma mère m'entouraient. Nous dûmes faire la fin du trajet sous un soleil très chaud dans un centre ville déjà très animé pour un début de samedi après-midi.

Je me souviens que, pour lors, je cheminais lentement, comme un vieillard, ou plutôt comme un tout petit enfant, et ma mère me tenait la main comme si j'avais à nouveau moins de quatre ans. Tous les passants, je le devinaï, me croyaient aveugle et guidé par elle, tandis que mes deux soeurs, à l'instinct, faisaient une barrière psychique, comme une bulle de quelque matière transparente, en permanence² autour de nous. Je me sentais faible et fragile comme ces jeunes cigales, en mue, venant d'en accomplir le dernier stade, le ventre humide, encore quelque peu arderé par le soleil nouveau trop actinique pour cet épiderme renouvelé. En même temps, une effroyable tentation de dilution dans le psychisme de chaque individualité, qui survenait soudain devant moi, me prenait et je résistais de toutes mes forces. Je savais, alors, que je me perdrais, et pour longtemps, dans les autres, tous les autres, si je me laissais aller, tandis que ma télépathie spontanée avait repris, plus pénétrante que jamais. Je voyais tout. Tout. Jusqu'au tréfond même de chaque passant. Mais la Ville et l'égrégore des alchimistes m'accompagnaient et

¹tan

²permance

renforçaient la "bulle" familiale. Sans cette triple protection, qu'aurais-je pu ? Que serais-je devenu ?

Je compris alors en un éclair : les interdits, les conseils de la Torah, le complétif du Talmud, ... tout cela, issu du fond de ma mémoire et oublié depuis l'enfance, tout cela me revint et prit une forme aveuglante de vérité. Les allusions du père franciscain et du rabbin amis de mon père, me revinrent et prirent corps soudain³. Tout cela n'était finalement, au second degré, non pas l'ortho-praxis légitime, certes, au niveau premier, tout cela n'était qu'allusions à la voie des "dix jours terribles", considérée comme une alchimie, vérité de l'oeuvre. Tout, des interdits sur la lumière et le feu jusqu'à la distance réglementaire de déplacement pendant le sabbat ou les fêtes, les prières et le jeûne, la lecture du Livre Saint, tout s'expliquait clairement et simplement. On avait donné à tout un peuple, autrefois, des directives pour la plus dure et la plus dangereuse des voies spirituelles. Il est vrai que tous les commentateurs disaient, à l'envi, que "Dieu est au milieu de Son Peuple". La Foi est, en Vérité, le meilleur garde-fou du croyant. Et nous chrétiens, nous avons pris naturellement, depuis Saint Paul au moins, le retour de ce travail, mais plus librement (*Bara*), de par la responsabilité (et aussi la responsabilisation) accordée par le Christ à tous ses disciples. C'était Sa volonté (*teleiôteia*), comme le dit si bien Saint Paul (1 Corinthiens 10 et Hébreux 10).

Tandis que nous approchions, je sentais de plus en plus la présence de "Jo". Comme un homme s'occupant successivement de plusieurs choses à la fois, tel un phare balayant circulairement la nuit, il nous accordait de temps en temps un "regard" pour suivre notre progression dans le centre-ville. Enfin nous arrivâmes à la porte de son cabinet.

Je vis gravés en lettres sur une plaque de cuivre :

"Docteur Jo Nikodemos"

Je n'étais pas rassuré pour autant, non à cause du "docteur en médecine", mais surtout à cause du "psychiatre" qui suivait en dessous du nom, sur l'enseigne ! Je me dis cependant que je n'avais rien à redouter d'un véritable homme de l'art (ce qui me fut soufflé avec légèreté dans l'invisible).

³sudain

Dans son cabinet où nous étions seuls tous les quatre, on nous fit attendre. Je marchai en rond, et, curieusement, ma faiblesse antérieure avait très sensiblement diminué. L'effet "syndrome du garagiste", sans doute ! Vous savez, quand vous vous tenez une panne de voiture coriace et rebelle. Après avoir vainement lutté contre les apparitions inattendues, et apparemment sans origine explicable, du fonctionnement saugrenu de votre machine, voyant l'ennui se répétant, au hasard, et de plus en plus fréquemment, vous décidez tout à trac d'aller chez votre fidèle et honnête garagiste, avant la manifestation brutale et incruste de la panne. Alors, à votre stupeur, rien, rien du tout ne se produit devant lui. Et il vous dit, l'air sarcastique : "Mais ce moteur est impeccable !". Il faut n'avoir affaire qu'à d'attentifs techniciens, pour que brusquement, à une écoute aiguë de leur part, enfin, le dysfonctionnement tant attendu survienne ce jour là !

Il y avait là quelques meubles de style, au nombre précis, dans une salle à cheminée et à miroir. Devant. L'ensemble se voulait salon, lors d'une réunion de famille. C'est alors que la disposition des éléments de l'ameublement me fit penser à quelque chose : qui resterait debout, accoudé devant le miroir ? qui d'office viendrait trôner sur le grand fauteuil doré à l'or fin, et ne laisserait à la fille écrasée de complexes que le tabouret bas, à côté ? Qui est ce garçon qui tournerait ostensiblement le dos à son père en regardant à la fenêtre, tandis que son cadet hésiterait, coincé entre ses deux parents, à prendre le journal que sa grand-mère lui tendrait, transie de froid près de la cheminée ?

Soudain, des personnages, des fonctions mythiques familiales, se firent sentir à moi tandis que mes proches discutaient doucement. Voici les parents qui m'apparaissaient, les enfants, garçons et filles, tous d'une même famille, grande ou petite, les grands-parents aussi mais moins visibles. Toute la pièce me parlait de ces nombreux "malades" perturbés par de trop vieilles querelles familiales, antiques même. En un instant, je réalisai le schéma explicatif, et curatif à la fois, qui venait de siècles de sagesse ancienne. Je voyais, mais ne comprenais pas encore pour autant. Je sentis alors, durant un de ses "tour de phare" de contrôle, la présence de Jo le psy, et j'entendis quelque part en moi : "Ce modèle est celui de la famille de Noé après le Déluge", et je compris, et je me tus.

Je vins près de la cheminée. Une devise, dessous une caricature gentille de bande dessinée, disait :

"On ne vient voir le médecin que lorsqu'il est trop tard !"

Le "tour de phare" reprit et je sentis Nikodemos hilare et sarcastique, alors que résonnait en moi :

"Non, pas vraiment. Mais dans ton cas c'était juste !"

Ce n'étaient pas des mots, mais des concepts seuls.

Soudain, il entra, et nous fûmes tous quatre admis à son cabinet. Ma conscience, alors, prit le même mouvement qu'à l'Ecole, et me joua le même bon tour : ça y est, le dédoublement de mes deux cerveaux se faisait clairement à nouveau, tandis que je ne sentais en moi plus aucune faiblesse physique ou psychique. Le docteur Jo était exactement dans le même état que moi, plus encore peut-être. Sa stature avait soudain décuplé devant mon regard, tandis que je reprenais enfin la complète maîtrise de ma conscience. Je fus un bref instant attendri par l'inquiétude de mes trois parentes, totalement insensibles au ballet de ce manège. Un regard aigu me prévint, avec une brusquerie non dénuée toutefois de tendresse, de faire attention à l'état psychique de ma famille, fragile à cet instant : il fallait d'abord les rassurer.

Il me demanda alors de me déshabiller⁴ pour m'examiner, mais, et personne que nous deux, dans ce recoin de son bureau, ne pouvait le voir :

Il fit semblant de me prendre⁵ la tension et de m'examiner au stéthoscope, en m'intimant du regard de ne rien révéler de "l'astuce", le tout avec un clin d'oeil malicieux comme d'une vaste blague.

C'était un honnête homme, bien sûr, et un excellent praticien au demeurant, qui prit par la suite le pouls et le reste, mais réellement cette fois, de tous les autres membres de ma famille. Il le fit avec toute l'attention voulue, ayant à coeur d'énoncer à chaque fois un diagnostic précis et de donner des conseils de régime ou de santé très pertinents : manger de la viande pour l'une, pas de sucreries pour l'autre, etc. Mais

⁴désabiller

⁵predre

pourquoi avait-il agi autrement avec moi ? Je l'entendais dire durant mon examen, qui fut donc le premier :

"Ouh là, plus de sept ! Et ici, déjà plus de dix-huit ! Mais tu vas péter les plombs, *si tu continues à ce régime !*"

Et de rassurer Gladys soudain inquiète :

"Non, pas de "fatigue" au sens où vous l'entendez, Gladys, simplement une espèce très particulière de tension physique et nerveuse." Il cligna une fois de plus de l'oeil à ma seule adresse.

"Je vais te prescrire quelques médicaments : un somnifère et un calmant. Légers... calme toi ! (s'adressant hilare aux trois autres) Qu'est ce qu'il est nerveux ce garçon, il me rappelle bien son père, tiens ! Jamais en place, lui non plus !"

Tout en écrivant l'ordonnance, il me parlait et s'adressait en parallèle à mes soeurs et ma mère. Ou, plutôt, son cerveau "deux" s'adressait à moi de toutes les manières à sa disposition, et ce en toute conscience. Il disait qu'il savait que je savais... tandis qu'à travers le mode verbal de son cerveau "un", entendu par les homologues des trois membres de ma famille, il entretenait une savante discussion technique à l'adresse de l'inquiet égrégore familial, par le relais des trois autres cerveaux⁶ "deux" du reste des Sainte-Mère-le-Palefroy, ceux-ci relativement plus assoupis que le mien. Et ceci, *concurrentement* à notre conversation commune, à tous les deux. Il s'adressait aussi à moi par son corps curieusement mobile, volubile devrai-je dire même.

"Prends pour ce soir ce somnifère. Oui, il le faut ! Plus⁷ tard, si tu veux, tu prendras cela : une préparation à base de plantes. C'est moins nocif, mais tu as tant tardé. Enfin, ce n'est pas grave tout de même. Prend soin également de prendre tous les jours ce calmant, une autre phytothérapie. Il te servira également de stimulant cardiaque pendant un mois. C'est un mélange des deux, en fait, pour les cas où jamais, si je pense qu'"ils" en arrivent à ce que je crois."

⁶cedrveau

⁷PLius

Il dit "ils", mais tout le monde, à part moi, comprit "il". L'ensemble de la dernière phrase faisait quelque peu tordu, et si peu français en le prenant au singulier. Cependant, moi, je compris la phrase au pluriel, ce qui était nettement plus correct (grammaticalement parlant).

Et il sautillait si vite d'une idée à l'autre ! Son, ses cerveaux, carburait aussi vite que les miens, lesquels avaient à ce moment "trop de tension physique et nerveuse", selon son expression. Pour sa part, alors que moi je brûlais la chandelle par les deux bouts, il était évident que lui ne s'épuisait pas dans ce même jeu, comme par une longue habitude venant d'au moins une ou deux décennies de pratique. Non, il ne se brûlait pas dans cette sorte de déluge de concepts et de réflexions, d'attitudes ou de gestes. Au contraire, je remarquai soudain que sa fixité était grande, très grande même. De l'extérieur, il semblait, à mon cerveau "un", comme un homme très brusque, précis, semblant toujours optimiser son temps au maximum, et, en même temps, très doux et humain de l'intérieur. Il était pour moi une énigme permanente⁸, mais non pas menaçante comme les cybéliens, au contraire. Tandis qu'il se mit à examiner avec attention mes deux soeurs, puis ma mère, il s'adressait à moi en parallèle, d'une autre manière, comme je l'ai dit. Ce faisant, en plus de son travail de médecin, il remettait en ordre l'égrégore familial, quelque peu perturbé par les tout derniers événements. Il m'envoya gentiment à dache dans l'invisible, quand je voulus connaître sa méthode. Je me tins coi. Tandis que tout se rassérénait peu à peu autour de nous, je regardais, distraitement d'abord, puis attentivement ensuite, la lithographie de Rabelais encadrée de doré, suivie d'un minuscule et discret médaillon de Nostradamus en habit de médecin de son siècle, non loin du Serment d'Hippocrate, in-extenso, sous verre. Dans un coin en haut, lui, ce bougre de médecin si bizarre, affichait ses opinions catalanistes avec un portrait de Raymond Lulle, suivi en dessous d'un bref rappel de sa vie dans la langue même de Barcelone, Perpignan, Majorque, la Sardaigne et Naples. Une onde d'amour et de reconnaissance s'épancha un bref instant de mon coeur, car je sus et je compris tout. J'entendis alors très distinctement en mon cerveau, et ce, en mots humains :

"Reviens me voir avec un petit signe, en passant, lorsque tout sera fini !"

⁸pemanente

Quand ma mère s'inquiéta alors de mon stage, il lui conseilla que je devais laisser tomber cela.

"Entrer dans n'importe quelle escroquerie, cela ne vaut pas le coup !" (Clin d'oeil !)

Puis, malicieux cette fois :

"Tiens, tu veux entrer dans ma clinique, juste pour une semaine, trois jours peut-être ? Ca irait plus vite !"

"Non, non, répondis-je, sur le même ton, j'ai déjà donné ces jours ci."

Et toutes les trois s'étonnaient de mon humeur si badine à ce moment là.

"Je sais ! Ces jours de carnaval, pas mal de dingues sévissent et il faut réparer leurs frasques. En tout cas, rien de *neuf* dans tout ça. Toi, ce n'est pas pareil, tu es normal !"

Je sus alors qu'il voulait parler des inconnus, et en quelque sorte les dédouaner, par ce fameux "neuf" à double sens. Il les connaissait donc, lui aussi ! En même temps, Gaëlle, intuitive malgré tout, lui posa une question fine (aïe, elle commençait à tout comprendre !). Il s'échappa :

"Ouh là là, c'est trop compliqué cette fois ! Pour une autre fois. On ne s'ennuie pas, vous savez, avec la famille de Sainte-Mère-le-Palefroy, mais j'ai encore d'autres clients avant ce soir. !"

Et il nous congédia sur le champ, dans un maëlström de gentille bousculade. Tout le monde riait. La secrétaire aussi, quand les dernières formalités de règlement furent accomplies.

Le retour fut certes plus glorieux que l'aller. Je marchais très vite pour éviter la dissolution psychique due à l'excès de population du centre-ville, et on reprit la voiture. Je sentais que j'allais mieux, que je contrôlais mieux le processus, surtout depuis le moment où il avait appliqué, lors du diagnostic, sa large paume sur ma nuque, pendant une seconde au moins. Pourtant ma faiblesse physique revenait.

Nous rentrâmes, les trois jeunes, dans ma chambre. Gladys voulut éteindre la lampe au dessus du lit, elle qui brillait, oubliée, depuis la veille. Toutefois, Gaëlle, faisant remarquer que *l'huile n'avait pas descendu son niveau d'un demi-millimètre*, refusa. Et on laissa le tout tranquillement. Tandis que les médicaments étaient recherchés, à l'une des pharmacies de la Ville pouvant rapidement rassembler l'ordonnance, ma mère me parlait doucement de tout et de rien. Je sentais bien que maintenant tout s'apaisait, que la patience avait fait pièce à l'inquiétude. Je fus soulagé de cela : un problème en moins !

Cinq minutes après que la porte de ma chambre se soit refermée, après avoir pris le médicament, toujours dans l'obscurité, sauf la lampe, j'entendais au loin les rires de mes proches, enfin revenu. Tout était apparemment oublié. Je m'endormis d'un coup.